

Paysages et Civilisations en Bretagne

par P.-Y. LE RHUN *

De temps en temps, il est utile de prendre un peu de distance par rapport aux faits quotidiens pour essayer de les replacer dans une perspective d'ensemble. Je voudrais ici réfléchir sur nos paysages en les considérant sous l'angle des civilisations qui les expliquent. Le sujet est immense et la place très mesurée, d'où le risque d'être trop abstrait, trop schématique...

Les paysages agraires se définissent comme les marques de civilisations particulières sur les milieux naturels. Selon leur système économique, leurs techniques de production, leurs coutumes sociales et leur densité, les hommes d'une civilisation donnée façonnent un coin de la planète. Le paysage est donc le reflet de la mentalité du paysan et si cette mentalité change, cela se traduit dans le paysage agricole par des modifications significatives.

Les premiers géographes ont consacré beaucoup de pages à l'étude des paysages agraires, mais ils se sont limités à sa description. Devenue très formaliste, cette étude a rapidement perdu de son importance au bénéfice de la géographie économique, par exemple. Mais si nous tenons le paysage comme le produit d'une civilisation, du coup son étude reprend un intérêt considérable, et pas seulement pour les géographes, mais aussi pour les défenseurs de la nature.

DE LA COEXISTENCE A L'UNIFICATION DES ESPACES EN BRETAGNE

Une civilisation paysanne ne peut survivre que si elle dispose de son propre espace défini comme un lieu où s'exerce le pouvoir d'une communauté (un pouvoir surtout économique). A la fin du XIX^e siècle, coexistaient en Bretagne deux espaces civilisationnels :

a) Un espace rural peu perméable aux influences extérieures à cause du mauvais état des moyens de communication et surtout parce que les exploitations agricoles vivant en autosubsistance pour la majorité de leurs besoins ne nécessitaient pas des échanges bien vigoureux au-delà des limites du « pays ». L'autarcie dominante n'excluait pas une lente mais profonde transformation, qui se traduisait notamment par la mise en culture de la plupart des landes progressivement embocagées, ou par leur boisement en résineux.

* Institut de Géographie de Nantes.

Cet espace clos et centré sur lui-même permet le développement d'une civilisation paysanne qui utilise le breton en Basse-Bretagne et le gallo en Haute-Bretagne et dont le support social prédominant est la classe des petits et moyens exploitants agricoles, qu'ils soient fermiers ou propriétaires. L'enrichissement relatif de cette classe à partir du Second Empire explique l'apparition de beaux meubles rustiques et de jolis costumes dans la seconde moitié du siècle.

b) Un espace urbain discontinu, en forme d'archipel noyé dans l'espace rural, longtemps limité dans son expansion. Les villes bretonnes ne rayonnent guère sur la campagne dans laquelle leur influence reste médiocre. Cet espace urbain est le siège d'une civilisation très différente, sous l'influence de la bourgeoisie qui est depuis très longtemps de culture française parisienne. C'est très visible au niveau de l'architecture de nos villes : à Quimper, ni les remparts, ni les rues anciennes, ni la cathédrale ne sont caractéristiques de la civilisation bretonne mais relèvent d'une aire de civilisation urbaine dont les villes bretonnes ne sont qu'une modeste partie.

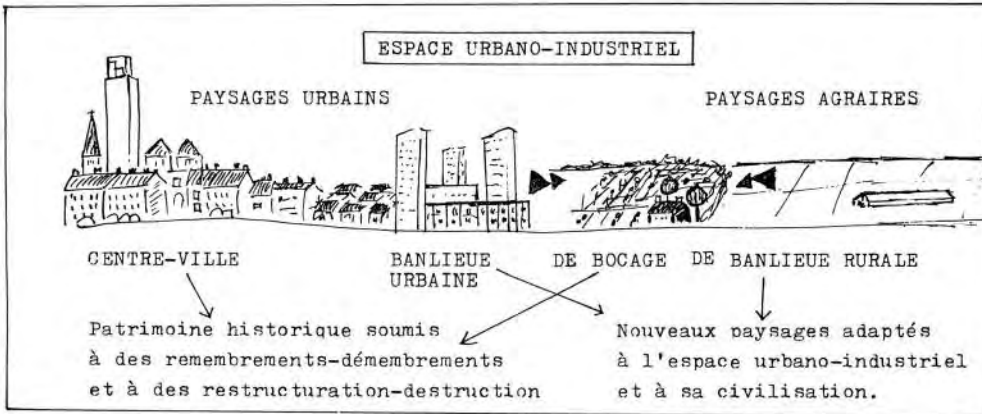
En reliant les villes bretonnes les unes aux autres et en les mettant en communication rapide avec Paris, le chemin de fer, à partir de 1860, a progressivement renforcé l'influence parisienne dans les villes et l'influence des villes sur les campagnes. C'est ainsi que le chemin de fer apporte les produits textiles et métallurgiques de la grande industrie capitaliste qui ruinent rapidement les nombreuses industries rurales (tissages, forges). A la fin du siècle, il n'y a déjà donc plus d'espace industriel breton, car la province n'est plus, pour l'essentiel, qu'un simple marché ouvert aux exportations des industriels du Nord.

Seule résistait encore l'économie agricole. A partir de 1920, la hausse des prix agricoles incita les fermiers à délaisser la polyculture autarcique pour des cultures commerciales. Ce mouvement, brutalement stoppé par la grande crise de 1932 puis par la guerre, reprit avec force après 1950 : le paysan devient un producteur dans le cadre d'un marché national ou européen. L'abandon de la polyculture vivrière signifie l'intégration et la disparition de l'espace rural breton dans un nouvel espace qui n'est même pas un espace français, mais occidental, sinon mondial.

En effet, sur le plan économique, le pouvoir de décision concernant par exemple les investissements, et donc l'emploi, est détenu par des firmes capitalistes presque toujours extérieures à la Bretagne quand elles atteignent une certaine taille. Ces sociétés sont françaises et ont leur siège social à Paris, mais depuis 1960 le poids des multinationales va croissant et déjà on estime qu'un ouvrier breton sur cinq travaille dans des usines à capitaux étrangers, majoritaires ou non. Comme chacun sait, les multinationales dépendent pour la plupart de capitaux américains et finalement la Bretagne se trouve désormais placée dans un espace occidental fortement influencé par les Etats-Unis, première puissance économique mondiale.

Ce n'est donc pas un hasard si, sur le plan culturel, l'influence américaine est tellement envahissante dans tous les domaines, de l'architecture à la musique, de la littérature au cinéma et jusque dans la façon de s'habiller. Paris a perdu son rôle créateur et n'est plus qu'un relais de la civilisation américaine.

En résumé, pendant des siècles ont coexisté en Bretagne deux espaces civilisationnels. L'espace urbain traditionnel n'a pas englobé



l'espace rural, mais les deux ont été dissous dans un nouvel espace, support d'une nouvelle civilisation (1). On ne peut donc plus parler d'espace rural breton et l'opposer à l'espace urbain : chacun se rend compte que dans la commune la plus rurale de Bretagne, la plus éloignée en apparence de la ville, l'influence urbaine est prépondérante aussi bien au niveau de l'économie que de la culture : le soir, le paysan breton regarde le feuilleton de la télévision tout comme le citadin.

LES PAYSAGES DANS L'ESPACE UNIFIE « URBANO-INDUSTRIEL »

Les paysages urbains et ruraux en Bretagne ayant été créés par les deux civilisations traditionnelles ne sont donc pas adaptés à la nouvelle civilisation. Ils sont de fait en pleine mutation et même là où ils semblent inchangés, ou le moins atteints, ils sont menacés à brève échéance dans leur nature profonde.

On pourrait appeler l'espace unifié « multinational », mais le qualificatif *urbano-industriel* a le mérite de mettre l'accent sur la localisation du pouvoir dans les villes. Ce pouvoir urbain est détenu par la bourgeoisie d'affaires qui tire profit de l'extension des villes et d'une manière générale de l'aménagement de tout l'espace.

Dans cet espace urbano-industriel, se côtoient des paysages déjà adaptés et d'autres qui sont en train d'évoluer vers une meilleure adaptation aux lignes de force du nouvel espace.

a) *Les paysages adaptés.*

1°) La banlieue urbaine qui présente ordinairement trois paysages différents, qui sont celui des zones industrielles, celui de l'habitat pavillonnaire pour classes moyennes et celui de l'habitat collectif pour les ouvriers et petits salariés. Ce qui est frappant dans ces paysages est leur caractère international. Rien ne ressemble plus à une ZUP qu'une autre ZUP et il est très difficile,

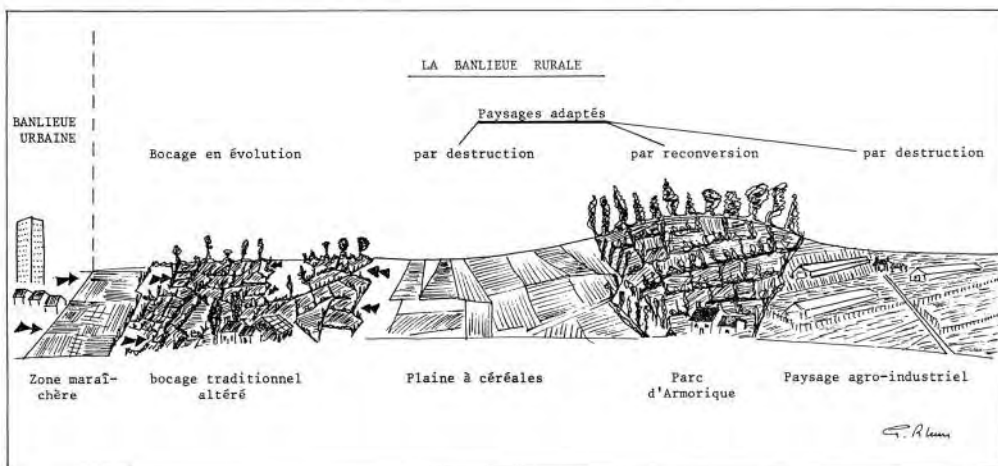
(1) A son sujet, l'ethnologue JAULIN parle de « décivilisation » dans son livre « La décivilisation », aux Editions Complexe, 1974.

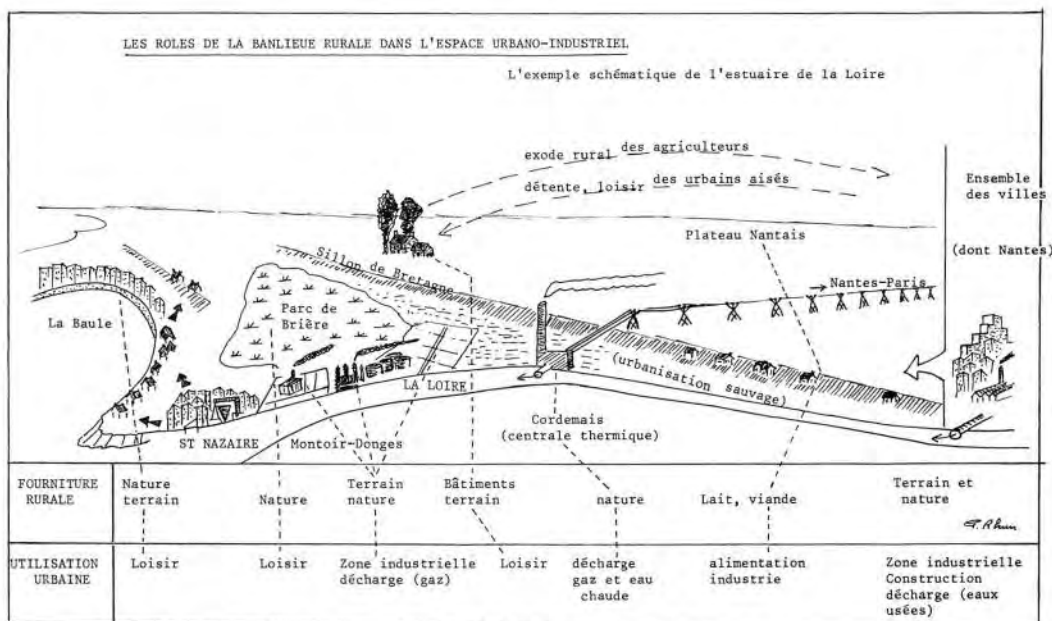
voire souvent impossible de distinguer, sur une photographie, une banlieue d'une autre tant leur uniformité est frappante à travers le monde. Ce caractère international, qui est moins visible dans l'architecture des zones pavillonnaires tout en étant présent dans leur fonction, est en réalité dû à l'extension sur la planète du modèle américain. Il me semble que le seul pays au monde à résister à ce modèle est actuellement la Chine, qui freine l'urbanisation en industrialisant les campagnes.

2°) La banlieue rurale qui progresse au détriment des paysages traditionnels et qui naît d'un effort d'adaptation aux exigences de l'économie capitaliste : production de masse, à bas prix, de denrées standardisées pour un marché vaste, lointain et essentiellement urbain. Ce type de production entraîne l'emploi de moyens de plus en plus coûteux et de plus en plus dangereux pour l'équilibre naturel. La terre devient un simple support pour les engrais, les désherbants et les insecticides. La machine, pour être rentable, réclame de vastes parcelles : le bocage disparaît et à sa place surgissent de nouveaux paysages que, faute de mieux, je regroupe sous le nom de *banlieue rurale* pour bien montrer qu'ils sont nés de la tyrannie qu'exercent les villes sur les campagnes.

Généralement, ces paysages sont monotones et portent la marque d'une spéculation prédominante, qui a éliminé la variété de la polyculture vivrière. Ces paysages se retrouvent aussi hors de Bretagne : la délocalisation est de règle comme pour la banlieue urbaine. Citons la « plaine » de Pontivy, étendue céréalière qui rappelle maintenant la Beauce, à moins que ce ne soit le Middle-West ? Citons la zone légumière de Roscoff ou de Saint-Malo, le vignoble nantais ou encore les banlieues maraîchères de Nantes ou de Rennes, qui assurent d'ailleurs le contact entre la banlieue rurale et la banlieue urbaine, mais en faisant partie de la première et non de la seconde, alors que jusqu'à présent les géographes les ont étudiées dans le cadre des banlieues des villes.

Citons encore ce que j'ai nommé le *paysage agro-industriel*, que l'on trouve dans les cantons où se sont multipliés les élevages industriels de volailles et de porcs (autour de Lamballe, de Carhaix, de Pleyben, de Locminé, etc.) et qui se caractérise par la prolifération d'immenses bâtiments qui donnent à la campa-





gne un air de zone industrielle éclatée, avec une circulation de camions et des problèmes de pollution qui relèvent plus de l'industrie que de l'agriculture traditionnelle. Encore une fois, le modèle est américain...

Ajoutons pour terminer cette liste les paysages nés de l'urbanisation sauvage autour des villes, dans les vallées, sur les côtes, qui transforment rapidement un paysage traditionnel en banlieue de plus en plus nettement urbaine. Les presqu'îles de Rhuy ou de Guérande subissent ce processus à une cadence accélérée.

b) Les paysages traditionnels en évolution.

1°) Les bocages du début du siècle, liés à une forte densité de la population agricole, sont remis en cause non seulement par le machinisme, mais encore par la raréfaction de la main-d'œuvre nécessaire à leur entretien. Les signes de détérioration se multiplient : têtards non émondés dont les rejets trop longs étendent l'emprise sur les champs, ronciers envahissants, parfois tenus en respect à coups de désherbants, etc.

Les bocages qui sont le moins éventrés par le bulldozer sont ceux qui abritent des animaux pâturent des herbages. L'élevage laitier semble être l'activité agricole qui s'accommode le mieux de la présence de la haie, à condition que la pâture en soit la base et non les cultures fourragères (maïs en particulier) qui posent comme les céréales le problème du machinisme.

Ces bocages, dans leur ensemble, évoluent petit à petit vers le paysage de banlieue rurale. Souvent, il s'agit de l'addition de milliers de décisions individuelles, intervenant surtout lors de la reprise de l'exploitation par un jeune agriculteur qui décide d'abattre la plupart, sinon tous les talus de l'exploitation. Souvent aussi, la transformation est brutale : c'est l'opération du remembrement.

Au cours de cette opération radicale, deux types de conflits peuvent surgir. Le premier oppose entre eux les partisans de la modernité à l'américaine. Il s'agit d'être bien servi dans la redistribution des terres, de manière à devenir plus compétitif encore. En général, le bon fonctionnement de la commission et des sous-commissions communales suffit à régler les litiges de cet ordre.

Un second type de conflit voit s'affronter les « modernistes » aux « traditionalistes », et ces derniers, souvent de petits paysans âgés, peu influents dans les commissions, ont beaucoup de mal à sauver leurs talus surtout lorsque l'administration ne s'efforce pas de limiter les arasements. Cette lutte, qui présente souvent des aspects de lutte de classe (les « gros » contre les « petits ») est inscrite dans un conflit de civilisation.

2^o) Les centre-villes sont remaniés en fonction de la nouvelle civilisation occidentale. C'est à Nantes que l'évolution est la plus manifeste à cause de la taille de l'agglomération et de la présence au centre-ville de quartiers historiques du XVIII^e siècle. Comme à Paris, les habitants les plus modestes, souvent des retraités, sont refoulés vers la banlieue par l'action des promoteurs qui rachètent les immeubles pour les transformer en « buildings » qui abritent commerces, bureaux et appartements confortables pour les cadres de la nouvelle société, tandis que la bourgeoisie continue à habiter des hôtels de bon « standing » non menacés, eux, par la pioche des démolisseurs.

La disparition des commerces les plus ordinaires (alimentation) au profit de commerces de luxe rend plus difficile la vie des petites gens au cœur de la ville, qui voit disparaître ainsi ses paysans, comme disait ARAGON... Le délabrement des vieux quartiers populaires comme le délabrement du bocage sont des phénomènes de même nature, provenant des mêmes causes, et pour y remédier on détruit plus qu'on ne restaure, et si l'on fait l'effort de conservation, c'est dans une optique très particulière.

c) *Les paysages conservés.*

1^o) Les parcs régionaux.

Il faut faire ici abstraction du fait que M.-H. JULIEN, fondateur de la S.E.P.N.B., a lancé, le premier, l'idée de tels parcs, pour analyser objectivement le Parc d'Armorique, tel qu'il existe aujourd'hui et non tel que le voyait JULIEN il y a vingt ans. Dans l'écroulement général de la civilisation paysanne et donc des paysages qui lui étaient liés, le parc joue le rôle de musée, où le bocage sauvegardé devient un spectacle touristique pendant la « saison ». C'est le bocage folklorisé, qui est à la campagne bretonne ce que sont à la culture du peuple breton les fêtes folkloriques de l'été.

Le plus grand danger du Parc de Brière comme du Parc d'Armorique est de servir d'excuse au saccage général. Ce n'est pas un pan de nos paysages que nous avons à conserver, mais tout notre patrimoine dont nous devons préserver la qualité de vie.

2^o) Les quartiers historiques.

Leur conservation très partielle dans les centre-villes répond aux mêmes préoccupations que les parcs régionaux. La restaura-



Paysage à berniou (de bern = tas), variante du paysage de banlieue rurale. Les berniou résultant de la destruction des haies sont théoriquement provisoires, mais certains ont déjà 10 ans (difficulté d'arasement, refuge de gibier). La ferme dénudée a été inondée en février 1974 à cause de la suppression des fossés (Commune de la Chapelle-Launay, Loire-Atlantique).

(Photo P. Rhun)

tion des immeubles revient très cher et élimine donc les classes modestes qui y habitaient. Restaurants de luxe, artisanat d'art, antiquités donnent une animation totalement à l'opposé de la vie d'autrefois. On a sauvé la façade du Marais à Paris, ou du quartier Saint-Jean à Lyon. On sauvera sans doute celle de l'Île Feydeau à Nantes mais on ne sauve que la façade...

Nos paysages sont donc fondamentalement hétérogènes. Les uns sont le produit de civilisations anciennes, les autres le résultat récent de l'impact de la civilisation américaine qui mine également les premiers. L'ensemble des campagnes tend à se transformer en une banlieue rurale, qui inclut des paysages adaptés et des paysages inadaptés, avec toutes les transitions possibles. *Ce qui fait que nos paysages conservent encore des traits originaux, ce sont des phénomènes d'inertie ou de résistance.* En particulier, l'habitat évolue beaucoup moins vite que le paysage dont il fait partie : dans la région de Pontivy, il est frappant de constater que, souvent, seules les vieilles maisons, étables, écuries, granges ont un caractère breton qui permet de situer ce paysage en Bretagne, alors qu'en lui-même il n'est plus localisable.

J'insiste sur le fait que tout l'espace est désormais urbanisé, ce qui ne veut pas dire bâti mais soumis à la domination capitaliste de la ville. L'urbanisation massive que nous connaissons depuis la dernière guerre en Bretagne ne se limite pas à la concentration des gens dans les villes par l'exode rural accéléré. Elle

tend à intégrer l'économie rurale dans une économie générale où les centres de décision sont les sociétés capitalistes urbaines, comme elle tend à intégrer les ruraux dans la culture « occidentale », en leur imposant ses valeurs à travers l'école, la presse et la télévision.

La campagne, devenue banlieue rurale, évolue en fonction de l'économie urbaine et des classes aisées de la ville. Nous prendrons l'exemple de l'estuaire de la Loire pour illustrer quelques aspects des rapports ville-campagne, quelques aspects seulement tant ces rapports sont dans la réalité complexes. A titre symbolique, j'ai représenté une petite exploitation que le système économique a rendue « non rentable », et dont les terres sont louées au voisin tandis que les bâtiments ont été vendus à un citadin. Le fils de l'exploitant n'a pu ni reprendre l'exploitation, ni trouver un autre travail sur place, ce qui lui aurait permis de continuer à habiter la maison paternelle. L'évolution capitaliste de l'agriculture et l'insuffisante création d'emplois ruraux l'ont chassé vers la ville. La ferme est devenue « fermette », et l'outil de travail d'un paysan, un jouet, pour ne pas dire un gadget...

Sur ce croquis, la distinction est faite entre ce que fournit, passivement, la campagne, et l'usage qu'en fait le système dominant urbain. La campagne fournit surtout des denrées alimentaires brutes, des terrains (labourables ou non), de la « nature », ici le fleuve et le marais de Brière, et aussi les vieux bâtiments désaffectés des fermes abandonnées, qui alimentent un fructueux commerce.



Vue sur la « plaine » de Pontivy, paysage de banlieue rurale

(Photo P. Rhun)

CONCLUSIONS

La défense de la nature en Bretagne s'intègre dans la défense de la civilisation bretonne pour plusieurs raisons :

— à part la mer, la « nature » bretonne est à 95 % composée de paysages agraires qui traduisent un équilibre entre les hommes et le milieu naturel. Défendre la nature signifie se battre pour cet équilibre très menacé (pollution, érosion, accaparement des sites, etc.) et non opposer la nature aux hommes, ce qui est un non-sens chez nous encore plus qu'ailleurs.

— le danger principal vient d'une civilisation à l'américaine (ou décivilisation), qui s'exprime notamment par une économie du profit à court terme, très destructrice, non seulement du milieu naturel, mais encore des hommes qui vivaient en équilibre avec ce milieu. Défendre la nature, c'est aussi lutter contre cette décivilisation en freinant son avance et en contrariant les projets de ceux qui profitent de l'expansion de ce système (sociétés construisant des usines-pirates, sociétés immobilières, notaires, certains commerçants et certains élus, etc.).

— enfin, la défense de la nature a intérêt à s'intégrer dans la défense générale de la civilisation bretonne car le point de résistance encore peu solide, mais qui se renforce nettement, est le facteur culturel. La revalorisation de la culture bretonne auprès des jeunes peut, si elle est suffisante, contrebalancer l'influence américaine et, à mon avis, cela aura obligatoirement des répercussions dans le domaine économique. Économie et culture, en effet, se conditionnent mutuellement.

Revaloriser la civilisation paysanne bretonne n'est pas vouloir un impossible retour à l'ancien temps qui, entre beaucoup d'inconvénients, présentait quelques avantages dont l'équilibre entre la population et la nature. Faute de maîtriser la nature, l'agriculteur était obligé d'en respecter les lois. Aujourd'hui, il dispose des moyens de la brutaliser et tout le système l'incite à le faire parce que c'est « rentable » à court terme. Si nous craignons que cela nous mène au désastre, ne nous battons pas seulement pour de nécessaires mais illusoires réserves naturelles mais dénonçons aussi le type de croissance que le système nous impose. N'hésitons pas à poser le problème en terme de CIVILISATION car c'est le vrai niveau de la question...